



Cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre »



Actes de la conférence
« Art contemporain africain : quelles perspectives pour quels marchés ? »

Casablanca, jeudi 13 juin 2019



FONDATION
Attijariwafa bank

Pôle Édition & Débats

Tous les actes des conférences du Cycle « Échanger pour mieux comprendre »
sont disponibles sur le site institutionnel : www.attijariwafabank.com

Échanger pour mieux
comprendre

ACTES DE LA CONFÉRENCE

Casablanca, jeudi 13 juin 2019

Mot de bienvenue et présentation des intervenants

Mme Mouna Kably, Responsable du Pôle Édition & Débats, Fondation Attijariwafa bank

Panel de discussion

M. Farid Zahi, Philosophe et critique d'art

Mme Syham Weigant, Critique d'art

Mme Meriem Berrada, Directrice artistique du MACAAL

Témoignages

Mme Ghitha Triki, Commissaire de l'exposition « Travel Weast »

M. Abderrahmane Ouardane, Président de l'association ARKANE

Mme Maya-Inès Touam, Photographe plasticienne

M. René Tavarès, Artiste plasticien

Mme Fatima Boussaid, Artiste plasticienne

Mme Farah Chaoui, Artiste peintre

Sous la modération de

M. Abdelhak Najib, Journaliste et écrivain

Séance de questions / réponses

La rencontre en images

Pôle Édition & Débats

Mouna Kably, Responsable

Kenza Lamniji, Chef de Projets

Sara Khallaayoun, Chef de Projets



Mot de bienvenue

Mme Mouna Kably

Responsable du Pôle Édition & Débats, Fondation Attijariwafa bank

Mesdames et Messieurs, Bonsoir,

Au nom de M. Mohamed El Kettani, Président Directeur Général du groupe Attijariwafa bank qui s'excuse de ne pouvoir être parmi nous ce soir, au regard d'engagement de dernière minute, nous vous souhaitons la bienvenue à cette cinquantième édition du cycle « Échanger pour mieux comprendre » de la Fondation Attijariwafa bank. Je profite de l'occasion pour vous remercier pour votre fidélité. Ce cycle de rencontres est devenu désormais un rendez-vous incontournable qui nous permet de nous réunir autour de thématiques d'actualité, d'ordre économique, sociétal et culturel.

Et c'est justement en marge de l'exposition « Travel Weast » co-organisée par le pôle Art & Culture et l'association ARKANE, autour d'œuvres de 35 jeunes artistes de la collection ARKANE, que nous avons décidé de dédier cette conférence à l'avenir de l'art contemporain africain.

Face au foisonnement culturel actuel de la scène

artistique africaine et à l'engouement suscité par les œuvres de ses jeunes artistes, il nous a semblé opportun de nous pencher sur les raisons profondes de cette effervescence animée par l'intérêt croissant des pays occidentaux. Et surtout, il est important d'analyser les enjeux de développement du marché de l'art contemporain africain qui seraient susceptibles de garantir une valorisation adéquate des œuvres, et d'assurer la pérennité de la création artistique africaine, loin de toute forme de spéculation.

Nous essaierons aussi de prendre toute la mesure des retombées réelles ou potentielles de ce marché émergent, pour les différents pays de notre continent.

Pour traiter ces questions hautement stratégiques, nous avons fait appel à des invités de marque, critiques d'art et acteurs culturels qui, j'en suis sûr, nous gratifieront d'un débat passionnant. Bienvenue à **M. Farid Zahi**, Philosophe et critique d'art ; à **Mme Syham Weigant**, critique d'art ; et

à **Mme Meriem Berrada**, Directrice artistique du MACAAL. Ils nous dresseront un état des lieux avant de nous projeter dans l'avenir de ce marché de l'art contemporain africain.

Nous aurons également le plaisir d'écouter les témoignages d'artistes et des acteurs culturels qui ont initié l'exposition Travel Weast, à savoir ma collègue **Mme Ghitha Triki**, Commissaire de l'exposition et **M. Abderrahmane Ouardane**, Président de l'association ARKANE. Ils nous parleront plus dans le détail de l'apport de cette nouvelle génération d'artistes africains ; avant de céder la parole à deux d'entre eux qui ont fait spécialement le déplacement pour être parmi nous ce soir. Bienvenue à **Mme Maya-Inès Touam**, photographe plasticienne et à **M. René Tavarès**, artiste plasticien.

C'est **M. Abdelhak Najib**, lui-même critique d'art, et directeur de publication de VH Magazine, qui assurera la modération des discussions des deux panels.

Mais avant de céder la parole à nos invités, je voudrais vous remercier pour votre fidélité encore une fois, grâce à laquelle nous célébrons aujourd'hui la cinquantième édition du cycle « Échanger pour mieux comprendre ». Je voudrais à cette occasion, remercier M. Mohamed El Kettani, notre Président Directeur Général, pour sa pleine confiance et son soutien permanent. Mes remerciements également à Mme Saloua Benmehrez, Directrice de la Communication Groupe et de la Fondation Attijariwafa bank pour ses conseils avisés. Je tiens à rendre hommage à tous mes collègues qui ont contribué à l'installation de ce rendez-vous et qui depuis Mai 2014 travaillent d'arrache-pied au service de cette plateforme de débat ouverte

à toutes les composantes de notre société. Merci aux équipes de la Fondation, des Relations Publiques, de la Communication Institutionnelle, des Relations Presse, du Merchandising, de la Communication Interne, du Contrôle Budgétaire... Toutes ces équipes ont contribué chaque mois à ces rencontres. Je les invite à me rejoindre symboliquement cette première étape du cycle « Échanger pour mieux comprendre » qui atteint aujourd'hui sa phase de maturité.

J'ai aussi une pensée particulière pour les équipes de notre réseau, à travers tout le Maroc, qui, à chacun de nos passages, se sont mobilisées pour garantir le succès de nos conférences, à Rabat, Kénitra, Tanger, Fès, Meknès, Oujda, Marrakech, Agadir, El Jadida et bientôt Al Hoceima. Chers invités, le pôle Édition & Débats a été créé par la volonté de notre Groupe, et à leur tête, notre Président, afin de promouvoir un débat constructif autour de toutes les composantes de notre société et avec en première ligne notre jeunesse et de soutenir l'édition marocaine. Pour aller de l'avant et répondre à vos attentes, nous avons engagé une réflexion en vue d'étoffer les activités du pôle et d'en faire profiter le plus grand nombre à travers toutes les régions du Royaume. Et nous en parlerons dans le détail au moment opportun.

Je précise que toutes vos suggestions sont les bienvenues pour faire évoluer ce cycle qui est maintenant devenu le vôtre. Pour cela, il vous suffit de nous envoyer un mail sur la boîte de la Fondation : fondationattijariwafabank@attijariwafa.com

Je vous remercie et souhaite longue vie à ce cycle.



M. Abdelhak Najib

Journaliste, Écrivain, Modérateur

Je vous remercie encore une fois d'avoir répondu présents ce soir à cette 50^e édition du cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre » de la Fondation Attijariwafa bank.

Je remercie toutes les personnes qui rendent ces rencontres possibles. Je suis très heureux d'animer cette conférence avec des invités qui nous apporteront des éclairages sur l'art et la scène artistique, non seulement marocaine, mais également africaine et mondiale.

Sans trop tarder, je vais vous présenter les invités de ce soir et le déroulé de cette conférence.

À mes côtés, M. Farid Zahi est un philosophe, critique d'art et auteur de très belle facture. Il va nous apporter son éclairage dans un domaine qu'il maîtrise parfaitement, à savoir l'art dans sa dimension universelle.

Évidemment, on parlera ce soir du marché de l'art africain. Plusieurs questions se posent : quelles en sont les références ; quel est l'avenir de cet art africain qui fait débat aujourd'hui, au Maroc et partout dans le monde.

Je suis également très heureux de compter parmi nous Mme Meriem Berrada, directrice artistique du MACAAL, un musée basé à Marrakech qui mène un travail de fond sur l'art contemporain africain.

Je souhaite la bienvenue aussi à mon amie Syham Weigant, critique d'art. Elle connaît très bien le marché, à travers son expérience de terrain et connaît les artistes. Elle a à son actif une expérience intéressante à partager avec nous. Je tiens juste à préciser à notre assistance que la conférence de ce soir connaîtra deux temps forts. Un premier panel composé des invités que

je viens de vous présenter, et un deuxième panel qui nous rejoindra plus tard. Les interventions du premier panel seront brèves afin de permettre aux invités du second panel, qui sont des artistes venus spécialement pour la conférence de ce soir, témoigner de leur engagement et de leur participation à l'exposition Travel Weast de la Fondation Attijariwafa bank.

Ainsi, je recevrai dans un deuxième temps, Mme Ghitha Triki que l'on ne présente plus, qui est une véritable actrice de la scène culturelle marocaine, et grâce à laquelle nous avons cette magnifique exposition que vous pouvez visiter jusqu'au 25

juin. Je recevrai aussi mon ami Abderrahmane Ouardane, Président et Fondateur de l'association ARKANE, artiste plasticien et acteur majeur de la scène artistique marocaine, mais également africaine. Nous aurons également le plaisir de recevoir deux artistes que je présenterai le moment venu, pour nous parler de leur expérience, de leur relation avec le Maroc et de l'exposition Travel Weast.

Je commence donc par donner la parole à M. Farid Zahi, philosophe et critique d'art, qui va nous poser les bases de la discussion de la conférence de ce soir.



M. Farid Zahi

Philosophe et critique d'art

Merci à toi cher ami.
Je suis très heureux de revenir sur des choses qu'on avait déjà construites avec Ghitha Triki, autour de l'art africain et de l'art en général.

Comme je suis écrivain, je suis un mauvais orateur ; et de ce fait, je laisse toujours une trace écrite. J'ai donc pris le temps d'élaborer une petite réflexion, très simple, mais qui suscitera certainement le débat.

J'ai intitulé ce papier : **« Penser l'art africain contemporain face à ses destins »**.

La question qui nous est posée ce soir, aussi simple et courante qu'elle puisse paraître, est doublement problématique.

Tout d'abord, parce qu'elle nous propose de réfléchir au marché, à ses perspectives, et donc à ses « avenir », comme point d'accès à l'attrait actuel de l'art contemporain africain. Ensuite, parce que le marché se dresse comme un critère de valorisation et de confirmation de la contemporanéité de cet art et donc de sa circulation.

De nos jours, le marché de l'art africain contemporain est à la fois en plein essor et revêt un destin incertain. De ce fait, cet art mérite d'être pensé à travers son existence actuelle et son histoire ; à travers son africanité et sa contemporanéité, pour que l'on puisse élaborer une stratégie de circulation de l'œuvre, de médiation et de commercialisation.

Rappelons-nous l'essor de l'art moderne et contemporain marocain durant les années 2000. Les œuvres circulaient, se vendaient avec beaucoup de fluidité, atteignant parfois des côtes inimaginables, avant que la situation ne se calme et plonge le marché dans le marasme. Les artistes qui vendaient leur œuvre à 70.000 euros ne peuvent prétendre actuellement qu'à 15.000 ou 20.000 euros au maximum.

Cela prouve que le marché de l'art ne peut être inventé de façon arbitraire. Tel est mon point de vue. L'œuvre est un acte individuel de création ; le marché, quant à lui, reste tributaire d'autres médiations qui constituent son fondement. S'il est vrai que le marché de l'art impulse la création,

il n'est pas moins vrai qu'il crée des simulacres et des fantômes. Aussi, nous proposons trois mouvements de questionnements afin de sonder la pertinence de la problématique posée ce soir.

Le premier mouvement : une créativité confirmée et une esthétique à élaborer

Les œuvres que nous pouvons survoler dans l'art africain contemporain vont de la peinture à la vidéo, en passant par les installations et les interventions in situ, le design, le dessin... Les imaginaires qui sous-tendent les créations contemporaines africaines sont d'une multiplicité vertigineuse et obéissent à des recherches difficiles à cerner. Certaines œuvres sont en relation viscérale avec les imaginaires locaux alors que d'autres s'inspirent d'environnements étrangers comme les métropoles européennes et américaines notamment. Si les univers proposés attestent parfois de quelques traits communs, ils affichent cependant une hétérogénéité indéniable. Ce constat est signe de richesse et offre une originalité artistique. Et c'est là que réside le choix esthétique opéré par le critique, le galeriste, le marchand ou l'historien de l'art. N'inversons donc pas les choses, les galeries ou les musées ne font que pérenniser un processus qui leur est antérieur.

Le deuxième mouvement : une visibilité renouvelée

Je partage avec vous un extrait d'un papier que j'ai écrit il y a 10 ans :

« Mettre en visibilité une Afrique des arts n'est pas simplement une affaire d'économie, de progrès ou de priorités politiques et stratégiques. Avant que l'art contemporain ne soit également africain, la littérature avait profondément contribué à cette visibilité certes fragmentaire et lunaire, mais qui a redonné au continent un nouveau souffle.

«La mobilité des oeuvres en Afrique est aussi une question cruciale. Elle n'est pas facilitée par les modes douaniers.»

L'art contemporain a cette particularité d'être l'enfant de son temps et de transporter avec lui ses contextes de création et ses sujets créateurs. Si le tableau pouvait naguère voyager, il donnerait l'illusion d'une appartenance qui relève parfois de l'exotisme et d'une vision proprement africaine. Il y a beaucoup de poésie dans la peinture et dans l'art en général. L'art contemporain nous fait redécouvrir la territorialité de l'œuvre, ses rhizomes comme disait Deleuze, sa généalogie comme disait Nietzsche et sa régionalité comme disait Foucault. »

Ces écrits datent d'une dizaine d'années et mon intuition s'est avérée juste. Et ce que l'on vit actuellement semble créer des ouvertures inédites et favoriser des parcours artistiques prometteurs. Mais l'intérêt n'est plus suscité par la valeur intrinsèque de l'œuvre mais par sa valeur marchande.

Il est vrai que la dernière décennie a connu l'émergence d'une médiation multiple, soutenue par un professionnalisme confirmé. Aussi, à Abidjan comme à Casablanca, à Dakar ou Johannesburg ou Le Caire,

les festivals et les rencontres se multiplient. Les magazines d'art offrent des espaces de réflexion et les maisons de vente favorisent des synergies nouvelles. Quelques décennies auparavant, ces enjeux profitaient aux grandes métropoles occidentales. Or, l'intérêt croissant porté par le Maroc à l'art africain à travers l'ouverture de musées et l'organisation de rencontres et d'expositions, est le reflet de cette nouvelle mouvance culturelle.

Le troisième mouvement : Un art transsaharien ou universel ?

L'art contemporain africain est travaillé par ses appartenances multiples. Son universalité a été inventée dans les métropoles européennes. Son africanité est l'enjeu d'une identité fantasmée,

en proie aux fractures dont il est le sujet. Aussi, quand nous parlons d'art africain, il s'agit plus de métaphore que de sondage historique ou esthétique.

Il y a des arts africains et non pas un art africain. Le jeu et l'enjeu d'une telle dénomination est pluriel. S'il y a des Afriques, comme le soutient Souleymane Bachir Diagne, grand philosophe sénégalais, alors il y a des arts africains. Ceci a été prôné par Léopold Sédar Senghor comme étant l'essence de la négritude, Souleymane Bachir Diagne utilise lui le terme de « décolonial ».

La notion d'unité ou d'unicité doit faire l'objet d'une déconstruction au service de nos arts. De mon point de vue, la question de « la médiation pensante » est capitale.

Nous sommes devant un art pluriel, au rythme de développement multiple, inscrit dans un contexte mondial, dans lequel il est évalué et dévalué, selon des critères, tantôt ethnocentristes, tantôt ouverts à ses spécificités créatrices. Et cela requiert une réflexion en partant de l'œuvre vers

le marché. Or, nous disposons de peu de travaux de réflexion de ce type. Les compte-rendus élogieux, les critiques laxistes, les textes de catalogue, l'analyse isolée et individuelle, nous mettent en face d'électrons libres qui semblent tous se valoir. Nous connaissons les artistes africains, mais nous ne connaissons pas les arts africains. Or, nous avons besoin d'effectuer un travail contextuel, qui retrace une histoire globale et vraisemblable, qui mette en contexte les créations individuelles et les confronte en même temps. Une telle histoire est à élaborer à partir des textes, de l'étude minutieuse de l'œuvre, et du travail des galeristes et des musées. J'appelle ici à la promotion et au soutien des travaux de recherche historiques, sociologiques, esthétiques et anthropologiques, sur les arts africains et l'art contemporain africain.

Nous ne pouvons nous fier au seul regard élaboré ici et là, par des médiateurs qui sont au service de stratégies mercantiles. L'Histoire ne nous le pardonnera jamais.

Merci à vous.

M. Abdelhak Najib

Merci beaucoup Farid Zahi. Cette intervention si bien menée et très profonde nous servira de plateforme pour lancer le débat et creuser toutes les ramifications de cet art contemporain africain. Je rejoins mon ami Farid qui a parlé de multiplicité d'arts africains. Il y a tellement d'Afriques, il y a tellement d'expressions artistiques africaines.

Je donne à présent la parole à Mme Meriem Berrada qui nous parlera de son expérience et qui nous donnera aussi son avis sur cet engouement récent observé autour des arts africains, au Maroc, et au-delà de nos frontières.



Mme Meriem Berrada

Directrice Artistique du MACAAL

Bonsoir, je suis Meriem Berrada, je suis en charge de la programmation artistique du MACAAL notamment.

En guise de rappel, le MACAAL est l'initiative de la Fondation Alliances, une Fondation d'entreprise, mais aussi et surtout celle d'une famille, la famille Lazrak qui a cette passion pour l'art en général et qui collectionne depuis plus de 40 ans. Il est important de le rappeler parce que ce musée est avant tout un musée de collectionneurs et ce que l'on dessine dans ce projet est très lié à une passion familiale. Cela se retrouve également dans notre manière de gérer le musée. Par exemple, une fois par mois au musée, nous organisons les vendredis « Couscous et Art ». Nous invitons les différentes communautés avec lesquelles nous avons l'habitude de travailler, nous partageons le couscous dans les jardins du musée, et parlons d'art de manière très informelle. Cela peut paraître anecdotique, mais en réalité ce sont ces initiatives qui drivent notre démarche.

Le musée d'Art Contemporain Africain Al Maaden (MACAAL) a donc été créé à l'initiative de la Fondation Alliances en 2016 avec la réelle volonté de sensibiliser les publics les plus larges possibles aux arts visuels, contemporains en particulier, et ce, à travers un programme d'expositions biannuelles, mais également et surtout, à travers des actions de médiation. La médiation est au cœur de notre démarche et de notre ambition. Et je pense qu'elle devrait être au cœur des démarches de tout le monde, parce qu'il y a un véritable travail à faire. Il n'y a pas un seul type de médiation. Il existe plusieurs formes de médiation, et chacune d'entre elles doit s'adapter aux différents publics. Un musée, et en l'occurrence le nôtre, dans le territoire dans lequel il s'inscrit, n'a pas la même réalité qu'un autre musée. Chaque musée a ses propres publics et un ADN différent.

Nous sommes un musée d'art contemporain africain parce que cela est lié à l'histoire d'une collection,

à un temps donné. Je dois cependant préciser que notre intérêt à l'égard de l'art contemporain africain est antérieur à l'engouement très récent pour le continent. Nous avons construit un projet muséographique qui s'inscrit dans un territoire et qui répond à certains besoins. Nous l'avons monté sans modèle prédéfini, avec une volonté de partager d'abord une collection et une diversité dans la création, et dans les médiums. Nous avons fait le pari de sortir de la peinture et de la sculpture, et de présenter de la vidéo et des installations, en produisant beaucoup d'œuvres. En tant que collectionneurs, nous sommes tentés d'acquérir, et beaucoup d'artistes n'ont pas l'occasion de produire leurs œuvres. Ce musée a été créé en 2016, mais le travail qui a donné naissance à ce projet muséographique a commencé bien avant.

La Fondation Alliances a donc démarré en 2010 avec plusieurs axes, la Culture, mais aussi la Solidarité et le Social. Nous avons démarré par des actions de sensibilisation des publics éloignés ou exclus de la culture, sur les arts visuels en général. Nous avons mené des ateliers de sensibilisation avec des artistes et des commissaires ; nous nous sommes adaptés aux publics de ces ateliers, selon leurs envies potentielles, leurs tranches d'âge, leur contexte... Nous avons essayé de comprendre ensemble pourquoi l'on utilisait le biais artistique pour différentes problématiques et avons partagé finalement la conviction que l'on est tous égaux devant l'émotion suscitée par une œuvre d'art. Ainsi, chacun peut se laisser porter par une œuvre d'art selon son propre vécu. Nous sommes partis de ce postulat.

Ensuite, Othmane Lazrak, qui est à la tête de la Fondation Alliances, et qui est lui-même collectionneur, a intégré un nouveau médium dans la collection familiale, à savoir, les arts

visuels. Ce n'est pas un fait anodin. Au départ, la collection était composée essentiellement de médiums classiques. Mais avec l'arrivée d'Othmane, la photo a été intégrée. Et de cette passion pour la photo, passion que nous avons en commun, nous avons créé en 2013 un programme baptisé « La Chambre Claire » dont Maya-Inès Touam que vous allez écouter lors du deuxième panel est la sixième lauréate.

Nous avons présenté le travail de Maya l'année dernière dans le cadre de ce programme qui a été pensé pour accompagner des artistes en début de carrière. L'idée était de se positionner comme un tremplin pour des artistes qui ne maîtrisaient pas forcément les codes de ce milieu, qui manquaient de réseau, qui n'avaient pas vu leurs œuvres produites en vrai ou qui n'avaient pas parfois la confiance suffisante pour aller vers

des galeries pour présenter leur travail, pour monter un portfolio ou pour répondre à un appel à candidatures. Je parle de codes parce qu'ils sont importants. Produire est une chose, mais comprendre le système en est une autre.

« La Chambre Claire », en tant qu'initiative sans but lucratif, offrait cette opportunité aux artistes. Nous ne sommes pas assujettis aux contraintes que peut avoir une galerie par exemple, pour des questions économiques évidentes. Nous avons donc la liberté d'accompagner le plus librement possible notre lauréat dans sa démarche de création, de lui permettre de vivre une première expérience scénographique et une première expérience d'édition. Le choix du format, du cadre ou des marges peut sembler anodin, mais ce sont des détails qui ont beaucoup d'importance dans la construction du projet d'exposition.

Toutes ces actions nous ont permis de bâtir ce projet muséographique.

« Très peu de pays africains disposent de musées. La rareté des musées implique forcément la rareté des écoles d'art. »

Aujourd'hui, nous en sommes à la VI^e exposition du MACAAL. Nous présentons une exposition qui s'appelle « Material Insanity » qui rassemble 34 artistes du continent, des Nigériens, des

Sud-Africains, des Marocains évidemment... Je vous invite à découvrir cette exposition jusqu'au 15 août 2019.

M. Abdelhak Najib

L'on vous posera des questions sur l'impact qu'a eu ce genre d'initiatives, et aussi sur l'engouement du public face à l'art contemporain africain. Vous nous expliquerez s'il y a un réel engouement de la part du public pour ce type d'art, qui est l'art africain ou s'il s'agit uniquement d'un effet de mode qui risque de disparaître bientôt. La question mérite d'être posée.

Je donne la parole à Syham Weigant qui va nous parler de son expérience de critique d'art et du regard qu'elle porte justement sur l'évolution de l'art contemporain africain. Depuis quelques années, nous ne parlons que d'artistes africains et d'art africain. Quelle place occupe cet art sur la scène mondiale et pourquoi bénéficie-t-il d'autant d'engouement au Maroc ?



Mme Syham Weigant Critique d'art

Bonsoir à toutes et à tous. Je vais surtout vous parler de mon expérience, expérience acquise en tant que reporter avec la revue *Dyptik* qui était et est toujours la seule revue d'art contemporain au Maroc.

Je suis plutôt une autodidacte. Mon expérience est assez empirique. J'espère qu'elle vous intéressera. En revanche, je ne suis pas une spécialiste du marché. Vu qu'il fallait se spécialiser à un moment donné, j'ai opté pour la biennale africaine, qui n'est pas éloignée du marché puisque ce dernier arrive toujours a posteriori pour valider ou non l'expérimentation ayant eu lieu en amont.

J'ai préparé cette conférence en préparant l'événement « Prête-moi ton rêve », dont je parlerai plus tard dans le détail et auquel je vous y invite tous.

La première chose importante qui me vient en tête est la suivante : « L'Afrique est un continent », car on l'oublie un peu trop souvent. L'on parle rarement d'art européen ou d'art américain. L'on a tendance à oublier que l'Afrique est composée

de 54 pays, donc possiblement de 54 sensibilités différentes lorsque l'on parle d'art africain.

L'Afrique est aussi « le lieu d'une nouvelle humanité » comme le dit Frantz Fanon. Le continent africain partage un destin commun, parfois assez triste. La nouvelle humanité concerne justement une humanité colonisée, puis décolonisée. C'est peut-être pour cela que l'on peut parler, sans s'essentialiser, de l'existence d'un sentiment africain, qui est bien réel.

Aussi, il est important de rappeler le phénomène diasporique que connaît l'Afrique. C'est un continent où l'explication diasporique est très significative parce que c'est aussi le continent qui aura connu le plus de nettoyages ethniques. Je rappelle la définition légale du nettoyage ethnique qui concerne les déplacements de populations. Ces derniers ont commencé avec l'esclavage et se poursuivent aujourd'hui différemment, à travers l'émigration de masse. Il est important de parler de l'esclavage dans la mesure où celui-ci a renforcé cette diaspora. Souvent, lorsque je suis au Sénégal, je rencontre des Américains

qui se revendiquent de la diaspora. Il est assez étonnant de constater ce phénomène 200 ans plus tard, mais en même temps, cela fait sens. La diaspora en Afrique est importante.

L'on oublie souvent que nous avons vécu nos indépendances en même temps. L'Afrique jouit d'une souveraineté très récente. Les États africains sont parmi les plus jeunes puisqu'ils ne sont indépendants et souverains que depuis une cinquantaine ou une soixantaine d'années seulement.

Cette colonisation a aussi apporté des unifications à travers les empires, comme les unités de langues. Dans notre sphère à nous, en tant qu'Arabes, nous sommes sûrs de nous comprendre les uns les autres. Ce liant crée cette conscience africaine.

Il est également intéressant de voir que notre sentiment africain est très fort, en dehors des institutions. Ce n'est pas, par exemple, le cas de l'Europe qui a choisi de construire l'UE de manière institutionnelle. Et pourtant, très peu de gens se revendiquent de l'Europe aujourd'hui, et les nationalismes sont assez forts.

J'attire aussi votre attention sur un autre phénomène important en Afrique, qui a été le lieu d'une représentation exogène pendant très longtemps : « L'Afrique par elle-même », pour reprendre un titre de la revue « Noir », est un phénomène récent qui émerge depuis peu, et qui implique la représentation endogène de soi par soi.

Il m'a été demandé de vous faire un état des lieux des tendances africaines. C'est un exercice assez complexe face à 54 pays avec 54 destins différents. Mais je peux vous citer 5 périodes.

1) La période avant le colonialisme où l'art est utile : je pense notamment aux masques. Je

vous renvoie vers Cheikh Anta Diop qui décrit cette période de manière intéressante et très significative. Dans cette période pré-coloniale, l'on parle également d'immatérialité, du silence du continent.

2) La période coloniale où l'Afrique est représentée par les autres : c'est le moment de l'ethnologie, où l'on est dépossédé, où le sujet devient objet et échappe à lui-même.

3) Ensuite, l'on peut parler de la période de l'art moderne après les indépendances : l'Afrique célèbre ses racines et origines retrouvées ainsi que ses particularités. Je pense par exemple à Farid Belkahlia qui travaillera sur la peau, le cuivre ou encore le henné.

4) Les années 1970-1980 est une période que l'on peut qualifier de contemporaine : les artistes commencent à tenter d'échapper à l'essentialisme et se revendiquent comme artistes et comme africains. Je pense notamment à Fouad Bellamine qui a fait partie de ces peintres totalement déconnectés de tout contexte.

5) Et finalement, nous arrivons à la période d'aujourd'hui, que certains qualifient de post-contemporaine : l'artiste africain est enfin complètement émancipé, il s'adresse à tous, il y a une personnification et une auto-fictionnalisation.

Nous pouvons également parler d'un autre point commun aux pays africains : leurs infrastructures qui sont, malheureusement, souvent défaillantes.

Très peu de pays africains disposent de musées. Nous retrouvons bien entendu des initiatives privées, mais je parle des musées institutionnels. Rares sont les pays qui disposent de musées nationaux. Ce constat est très important car il a beaucoup influé la suite des choses. La rareté des musées implique forcément la rareté des

« La mobilité des oeuvres en Afrique est aussi une question cruciale. Elle n'est pas facilitée par les modes douaniers. »

écoles d'art. Elles sont un peu plus fréquentes dans l'Afrique anglophone, mais dans l'Afrique francophone, le Maroc fait partie des rares pays qui disposent d'écoles des Beaux-arts.

Je tiens aussi à insister sur l'absence d'études

théoriques, qui est une défaillance grave à mon sens. Il existe très peu de cursus d'histoire de l'art, de critique d'art, d'esthétique... dans nos universités. Nous sommes tous ici autodidactes ou formés de manière exogène, ce qui fait de nous des spécialistes un peu étranges.

M. Abdelhak Najib

Merci Syham Weigant pour tes éclairages. Nous reviendrons sur toutes ces questions.

Je remercie les trois intervenants du premier panel, nous allons revenir plus tard sur les points que vous avez soulevés, vos interventions ont été extrêmement intéressantes.

Comme je vous l'ai annoncé au début de notre conférence, nous avons un deuxième panel qui va nous rejoindre. Je demande donc à mes intervenants de rester parmi nous pour le reste de la soirée, pour répondre à vos questions, et j'appelle à me rejoindre Mme Ghitha Triki, Mme Maya-Inès Touam, M. Abderrahmane Ouardane et M. René Tavarès.

Nous avons la chance d'avoir parmi nous deux artistes qui exposent dans le cadre de Travel Weast. René et Maya vont nous parler de leurs expériences respectives et vont partager avec nous leur regard sur la présence artistique africaine au Maroc et ailleurs.

Sans trop tarder, je donne la parole à Ghitha Triki qui va nous parler de la conférence de ce soir, du travail qui est fait par la Fondation Attijariwafa bank, de l'exposition Travel Weast et surtout de toutes les formes de coopération qui peuvent être possibles en Afrique et l'émergence de ces talents.



Témoignage de Mme Ghitha Triki

Responsable du Pôle Art & Culture au sein de la Fondation Attijariwafa bank
Commissaire de l'exposition «Travel WEAST»

Bonsoir tout le monde.

Je tiens à nouveau à féliciter ma collègue et amie Mouna Kably pour cette 50^e édition et pour toute l'émotion qu'elle nous a procurée à travers les paroles et les hommages qu'elle a rendus à l'ensemble des équipes qui participent de près ou de loin à la réussite du cycle « Échanger pour mieux comprendre » ; et pour la chance qu'elle nous a offerte aujourd'hui de pouvoir nous exprimer et d'inviter nos amis artistes autour de cette exposition.

Je rejoins tout à fait mon ami Farid Zahi et sa vision des arts africains, au pluriel. « L'art contemporain d'Afrique et de la diaspora » serait une appellation plus juste, nous ne devons pas oublier la diaspora. Il faudra donc peut-être que nous commencions à nous mettre d'accord sur un langage commun, ici, parce que c'est justement un espace où l'on peut commencer à réfléchir. Les magazines et les revues d'art le font déjà.

Cette exposition, « Travel Weast », a interrogé et adressé ces problématiques. Elle est la preuve vivante de la pluralité. 35 artistes africains de 18 pays. Vous pouvez multiplier par 2, par 100, par 1000, les sensibilités, dans la mesure où la plupart des artistes de cette exposition sont également des citoyens du monde. Ils sont entre leur pays et un pays d'accueil, ou ils voyagent constamment.

Je reviens sur la pluralité. Je vais commencer par répondre à cette question que tu m'as posée Abdelhak, comment nous travaillons pour amener le public à aimer et à comprendre, ou du moins à accéder à l'art africain. Je ne vais pas revenir sur l'histoire de la collection Attijariwafa bank, ni celle du mécénat. Mais je pourrais dire que la notion d'exposition multiculturelle et panafricaine a démarré en 2009, à la banque, avec une exposition qui s'appelait « Caravansérail ». Elle avait eu lieu à Fès, qui est un lieu de confluences, à un moment de rassemblement, le Festival de Fès

des Musiques Sacrées du Monde, et avait coïncidé évidemment avec l'essor et le développement du groupe Attijariwafa bank dans l'Afrique du Nord et l'Afrique subsaharienne. Il y avait des artistes sénégalais, égyptiens, algériens, maliens et marocains. À l'issue de cette exposition, nous avons voulu continuer l'aventure et rassembler encore plus de publics et d'artistes autour de ce qui nous fédère, notre continent, la multiplicité de nos langues, les religions... Nous avons donc continué.

En 2012, nous avons élaboré une autre exposition qui s'appelait « Regards africains croisés ». À la Fondation Attijariwafa bank, nous avons toujours opté pour un grand nombre d'artistes. Ce sont des choix de commissariat qui sont voulus parce que nous ne voulons pas avoir à choisir entre jeunes générations, générations montantes et artistes confirmés. Notre histoire et notre collection nous y obligent quasiment. Nous avons dans notre collection près de 70 ans d'art moderne, marocain essentiellement, et pour pouvoir regarder devant nous, notre présent et notre avenir, nous devons relier les générations entre elles. Ces trois composantes ont été prises en compte dans le commissariat de l'exposition Travel Weast.

L'exposition « Regards africains croisés » a été organisée pour accompagner le Forum international économique Afrique Développement. Une première. C'est devenu une tradition depuis. Le Forum Afrique Développement a posé les bases essentielles de dialogues et de passerelles entre le monde économique pur, le monde des 2.000 acteurs économiques qui sont invités chaque année par la banque pour venir parler affaires

et business, et les artistes des pays invités par le Forum. Je ne pense pas que l'on puisse trouver une manière plus proche de dialogue.

Nous avons eu les arts transsahariens par la suite. Dans nos missions, nous avons la possibilité de basculer de manière alternative vers les arts patrimoniaux. Nous avons donc offert au public l'histoire des arts traditionnels, le travail du cuir... avec le Musée Tiskiwine à Marrakech.

Ensuite, nous avons eu l'exposition « L'Afrique a du génie » avec la collaboration de Saïdou Dicko. L'objectif était de révéler le génie créateur des artistes qui sont aujourd'hui dans notre collection. Je passe un peu rapidement sur les différentes expositions que nous avons pu organiser.

« La mobilité des oeuvres en Afrique est aussi une question cruciale. Elle n'est pas facilitée par les modes douaniers. »

Et aujourd'hui, nous sommes à Travel Weast. Pourquoi Travel Weast et comment ? Je salue mon ami et partenaire, M. Abderrahmane Ouardane, artiste et président de l'association ARKANE. Travel Weast a démarré au sein du Forum

Afrique Développement pour ensuite être déployée au niveau de l'espace d'art Actua. Dans le cadre de cette exposition, nous avons concrétisé une des missions de la Fondation, à savoir la contractualisation d'un partenariat avec la société civile, les acteurs culturels qui sont de véritables agents de jonction entre les artistes du Maroc et des artistes du reste du continent. Nous avons trouvé en l'association ARKANE les multiples ressorts pour étendre au possible ces partenariats.

L'association ARKANE invite des artistes africains au Maroc en résidence, vous pouvez imaginer tout

le potentiel que ces expériences représentent en termes de rencontres, de sensibilités entre artistes marocains et artistes d'autres pays africains ou européens.

Je tiens à rappeler qu'il est très difficile de produire. Meriem en a parlé. La mobilité des œuvres en Afrique est aussi une question cruciale. Elle n'est pas facilitée par les modes douaniers. Donc, pour produire 35 artistes, même une fondation bancaire, il lui faut deux ans pour le faire.

Nous avons donc trouvé des artistes africains au Maroc, qui ont rencontré des artistes marocains. Il fallait tirer de cette production riche et existante les thèmes qui pouvaient parler au public du Forum Afrique Développement et au Grand public : l'environnement, la place de la femme, les guerres, les conflits civils, le portrait, le regard. Tout cela a permis à cette exposition de rencontrer un véritable succès public et critique. La conférence de ce soir n'est qu'un découlement naturel, une conclusion à cette exposition qui se termine le 25 juin prochain.

M. Abdelhak Najib

Merci beaucoup Ghitha.

Je rappelle que l'exposition dure jusqu'au 25 juin, j'invite ceux qui n'en ont pas encore eu l'occasion, de la découvrir.

Cher Ouardane, tu as une expérience par le biais de l'association ARKANE, mais tu es également artiste, tu as un regard à apporter sur ton continent, sur les productions et les artistes africains que tu connais. Parle-nous un peu de cette expérience et de ton regard sur l'art contemporain africain aujourd'hui.



Témoignage de M. Abderrahmane Ouardane Artiste peintre, Président de l'association ARKANE

Merci beaucoup Abdelhak.

J'ai décidé de monter avec des amis une association que nous avons appelée « ARKANE » pour participer à la promotion de l'art dans notre pays. Nous avons alors mené quelques expériences durant 8 ans. Après deux années d'existence, nous avons choisi de nous orienter résolument vers l'Afrique. Nous organisons maintenant des expositions « ARKANE Africa » qui en est à sa 5^e édition. Évidemment, pour organiser ces expositions, il a fallu préparer organiser des résidences artistiques auxquelles ont participé des artistes africains confirmés ainsi que des talents prometteurs. Nous sommes très contents de voir que certains d'entre eux qui ont fréquenté nos résidences, figurent aujourd'hui parmi les noms qui comptent et qui pèsent dans le palmarès des créateurs artistiques.

Vous allez me dire, pourquoi avoir choisi l'Afrique ? Nous avons choisi de nous tourner vers l'Afrique parce que c'est un continent de contrastes. Un continent fou qui favorise l'émotion et la passion. Lorsque l'on touche au secret de ce continent,

l'on ne peut pas y rester indifférent, l'on est ébranlé. Un artiste a besoin de cette émotion et de cette passion pour être inspiré, pour créer et donner forme à de belles choses. Aussi, l'Afrique d'aujourd'hui bouge. Nous le savons tous. Elle bouge énormément et tourne à une vitesse vertigineuse. Tous les regards sont tournés vers elle. Et l'on est convaincu que l'avenir du monde se joue en Afrique. Nous ne pouvons rester indifférents à cet espoir qui s'ouvre à nous.

Très souvent, lorsque l'on parlait de l'Afrique, l'on traçait ce tableau noir : pauvreté, précarité, misère, marginalisation, migration, maladies, sida, guerre, fanatisme... Il est vrai que ces problèmes existaient et existent encore aujourd'hui. Mais il faut tourner un peu le regard vers les belles choses qui poussent à l'espoir. Notre continent couvre 6% de la surface totale de la Terre, c'est la deuxième plus grande superficie du monde. Nous sommes 54 pays, donc 54 sensibilités différentes, au moins, parce que dans chaque pays, il y a forcément des centaines de sensibilités. Imaginez toute la diversité et toute la variété qu'il peut y avoir. Nous sommes aujourd'hui 1

milliard 200 millions d'Africains. Bientôt, en 2050, nous serons 2 milliards et demi. Aujourd'hui, 1 habitant sur 6 vit en Afrique, demain, la moitié de l'humanité vivra en Afrique. Imaginez ce que deviendra ce continent !

Les économies africaines sont également en marche. Des pays comme l'Éthiopie ou le Rwanda ont des taux de croissance à 2 chiffres. Ils ont connu des développements exponentiels auxquels l'on ne s'attendait absolument pas. Vous savez que 50% des francophones vivent en Afrique ! Et que 18 Prix Nobel sont africains ! Et que 65% des parlementaires rwandais sont des femmes ! Ce n'est que le début... Et l'Afrique ira encore plus loin.

Tout cela pour vous expliquer pourquoi nous nous sommes intéressés à l'Afrique, sans oublier bien entendu le positionnement politique du Maroc en tant que hub africain, et que l'on se doit d'accompagner.

Syham vous a parlé de l'histoire de la création artistique africaine. Avant la période coloniale, la création était toujours liée au divin et au sacré, il n'y avait pas de signatures. Créer se faisait dans un cadre communautaire. Avec la période coloniale, de nouvelles techniques ont émergé, l'on a essayé de créer un marché, des galeries et des institutions.

J'en profite pour rendre hommage à Léopold Sédar Senghor qui a fondé l'école de Dakar et qui a réservé 25% du budget de l'État à la promotion de la culture et de l'art. C'est grâce à lui qu'il y a cet esprit de développement au Sénégal.

Aujourd'hui, les artistes se retrouvent dans un environnement mondialisé avec ses bienfaits et ses méfaits. Il permet la circulation des personnes et des idées mais il menace notre patrimoine, notre authenticité et nos traditions.

Il faut dire que depuis quelques années, au Maroc, en Afrique et ailleurs, il y a du dynamisme

concernant l'art contemporain africain. Les initiatives se multiplient. En 1966, il y a eu ce fameux Festival mondial des arts nègres lancé par Senghor, et qui représentait les prémices de l'émancipation de l'art.

Ensuite, l'exposition « Les Magiciens de la Terre » a été présentée au Centre Pompidou en 1989. « Magiciens » fait allusion à la magie noire en Afrique, c'est un terme assez péjoratif, mais l'on peut considérer cette exposition comme un pas extraordinaire.

Et puis, en 1990, il y a eu la Biennale de Dakar, qui existe encore et qui produit beaucoup de choses. Je la fréquente souvent, j'y apprend beaucoup, et avec notre association ARKANE, nous allons à la rencontre de beaucoup d'artistes.

« Nous avons choisi de nous tourner vers L'Afrique parce que c'est un continent de contrastes, un continent fou qui favorise l'émotion et la passion.. »

Je voudrais rendre hommage à une dame marocaine Mme Touria El Glaoui qui a fait énormément de choses en commençant à Londres, puis aux États-Unis. Mais elle n'a pas oublié le Maroc où elle a organisé la Foire 1:54.

Je voudrais également rendre hommage à Art Fair Marrakech, qui n'a malheureusement pas pu continuer, mais elle risque de reprendre.

Il y a également AKAA à Paris qui commence à produire des choses magnifiques ; la Biennale de Casablanca qui se bat aussi et qui va arriver à de belles choses ; ARKANE Africa que nous produisons ; et tout récemment « Prête-moi ton rêve », le dernier projet que j'acclame très fort, qui se tiendra à partir du 18 juin dans la vieille Médina.

Et finalement, au Maroc, nous avons reconnu que l'art et la culture peuvent produire des valeurs, avec la Fédération des industries culturelles et créatives. L'art et la culture peuvent être utiles à notre société. Notre association ARKANE est membre fondatrice de cette Fédération et nous sommes vice-présidents chargés des arts visuels.

M. Abdelhak Najib

Merci beaucoup mon ami d'avoir partagé avec nous ton expérience au niveau de l'association. Merci aussi pour l'annonce de « Prête-moi ton rêve ».

Je donne la parole à Maya qui expose une de ses œuvres ici et qui est en ce moment en résidence à Marrakech. Vous avez une relation assez particulière avec le Maroc, pouvez-vous nous parler de cette relation, et surtout nous parler de votre regard sur cet art africain qui interroge tant ?



Témoignage de Mme Maya-Inès Touam

Artiste photographe

Bonsoir à toutes et à tous. Je vais vous parler de mon parcours personnel parce que c'est ce que je sais faire de mieux, et que je ne suis pas une théoricienne.

Je suis également issue de la diaspora. Merci Ghitha d'avoir mentionné les artistes issus de la diaspora. Mes parents sont algériens, je suis née en France. Cet entre-deux, cette passerelle me va très bien. Je travaille sur les féminités. Comme nous avons parlé des Afriques, j'essaie de montrer qu'il n'y a pas qu'une seule féminité, et que l'on peut en parler à travers des portraits ou en travaillant sur des objets plus symboliques qui représentent ces féminités.

J'ai étudié aux Beaux-Arts de Paris et j'ai pu effectuer des échanges au Moyen-Orient et au Maghreb. Je revenais avec des images de femmes d'Orient, de femmes maghrébines, des femmes issues d'autres territorialités, alors que les références que l'on me sortait durant mon parcours étaient forcément occidentales. Je m'identifiais à ces références d'un point de vue historique, mais elles ne me touchaient pas. Je n'ai pas été élevée dedans. J'ai donc tout naturellement décidé de venir in situ au Maghreb,

de me balader pour puiser mon inspiration et créer, tout simplement.

J'ai dû déconstruire un apprentissage totalement occidental, ne prendre que ce qui m'intéressait pour ensuite, construire finalement mon propre regard, avec des médiums propres à l'Afrique, des matières et des objets symboliques qui me concernent et concernent cette géographie.

Je tiens aussi à préciser que mon travail est, pour le moment, uniquement concentré au Maghreb. Très souvent, dans beaucoup d'articles que j'ai pu lire, l'on parlait des artistes africains, mais aucun artiste maghrébin n'y figurait. Je trouve cela particulièrement injuste parce que nous faisons tous partie d'un seul et même continent, même si chacun de nous a ses propres particularités.

Je pense que la création d'ARKANE a permis à des artistes subsahariens de monter au Maghreb et réciproquement, des artistes maghrébins de descendre en Afrique subsaharienne. Je vais, moi aussi, descendre bientôt en Afrique subsaharienne pour m'en imprégner, pour découvrir, regarder, créer et créer de l'échange.

M. Abdelhak Najib

Merci beaucoup Maya pour votre témoignage.

Je donne la parole à René Tavarès qui nous vient de Sao Tomé-et-Principe.



Témoignage de M. René Tavares Artiste plasticien

Bonsoir. Je suis René Tavarès, je suis artiste peintre. J'ai eu la chance d'étudier à l'école des Beaux-Arts de Dakar. Mon travail me permet de questionner l'identité africaine et de m'imposer en tant qu'africain dans le monde artistique.

Je passe ma vie entre Sao Tomé-et-Principe et le Portugal, et d'autres pays où je fais des résidences artistiques et mène des projets que je développe.

Lorsque M. Ouardane m'a invité à la résidence artistique au Maroc, j'ai tout de suite accepté. En tant qu'artiste, je pense qu'une résidence artistique est aussi importante qu'une Biennale ou une foire d'art, dans la mesure où c'est un espace qui nous permet d'échanger entre artistes, et aussi entre personnes concernées par le monde de l'art.

Cette résidence était passionnante à bien des égards. Elle nous a permis d'échanger entre artistes issus de différents pays et de croiser nos différents regards. Nous étions dans une résidence marocaine, dans une famille marocaine, dans un très bel endroit verdoyant, nous étions ensemble, tous en train de partager nos idées, nos projets...

Le projet que j'ai commencé au Maroc pendant la résidence est le projet que j'ai amené au Portugal. De nombreuses galeries européennes et africaines m'ont appelé parce qu'elles étaient intéressées par ce projet. J'ai questionné l'idée de la couleur de la peau. Ce projet a eu du succès. J'ai donc eu la chance de sortir du Maroc avec un projet, et d'y revenir. Je pense que je vais continuer à revenir au Maroc et à faire des projets ici avec ARKANE.

M. Abdelhak Najib

Merci René Tavares de partager avec nous votre témoignage et votre expérience.

Avant de donner la parole à la salle pour interagir avec nos intervenants, nous avons deux artistes marocaines qui ont participé à la résidence d'ARKANE et qui veulent également partager avec nous leurs expériences respectives.

La parole est à vous, Fatima Boussaid.



Témoignage de Mme Fatima Bousaid

Artiste plasticienne et professeur des arts plastiques

Bonsoir. Je vous remercie pour cette belle rencontre. J'aimerais témoigner et partager avec vous les expériences très riches que j'ai vécues dans le cadre de la résidence d'ARKANE.

J'ai eu la chance de partager des émotions et vivre de près des moments de création exceptionnels. Je suis membre actif de la très dynamique association ARKANE. Dans son effort de promouvoir l'art, ARKANE nous a offert l'opportunité de nous frotter à plusieurs expériences créatives et de travailler dans des résidences artistiques avec des artistes de plusieurs nationalités, et d'horizons bien divers. Les résidences dédiées à l'Afrique sont nombreuses, et ont lieu au moins 2 fois par an, à Casablanca, à Bouknadel, à Ouagadougou et bien d'autres. Ces résidences étaient ouvertes à toutes les nationalités d'Afrique comme le Sénégal, la Côte d'Ivoire, le Burkina Faso, le Cameroun, le Nigeria, l'Afrique du Sud ou

l'Angola. À chaque résidence, nous remarquons que l'artiste africain est en ébullition, il est animé de beaucoup d'ambition et veut absolument reconquérir la place qui revient à l'art africain.

J'ai énormément appris en participant aux résidences dédiées à l'Afrique. Cela a exercé un impact sur ma créativité ainsi que sur les techniques que je pratique. Grâce à ces résidences, j'ai pu maîtriser des techniques innovantes mais inspirées de traditions africaines très anciennes. Par exemple, le papier digital inspiré de l'Égypte, du Niger et du Mali ; ou le traitement du pigment inspiré du Sénégal, du Cameroun et de la Gambie.

Je suis persuadée que l'évolution de l'art contemporain d'Afrique n'en est qu'à ses débuts. Des progrès étonnants l'attendent. Et encore une fois, merci à ARKANE de nous avoir offert l'opportunité de vivre à cette belle expérience.

M. Abdelhak Najib

Merci beaucoup Fatima pour ce témoignage. On passe le micro à Farah Chaoui.



Témoignage de Mme Farah Chaoui Artiste peintre

La première fois que j'ai voyagé au Sénégal, j'ai été très émue. C'était la première fois que je dépassais le Maroc au Sud.

Quand j'ai rencontré M. Ouardane de l'association ARKANE, j'ai pu participer à une résidence d'artistes à Iben Haddou, pendant un mois. Nous étions une vingtaine d'artistes, toutes nationalités

confondues. De cette rencontre entre artistes issus de différents environnements, nous avons créé une espèce de synergie, où chacun avait ses propres techniques et manières de travailler. Nous travaillions à deux mains, quatre mains, voire à six mains sur une même toile. Il y avait un partage très intéressant, et l'espace où nous étions s'y prêtait.

M. Abdelhak Najib

Merci beaucoup Farah.
Merci à tous d'avoir partagé avec nous ces moments.

Il y a sûrement des questions et interventions dans la salle qui pourraient susciter plus de développement et de profondeur dans le débat.

Je tiens juste à signaler que les intervenants de notre premier panel sont toujours parmi nous. Farid Zahi, Syham Weigant et Meriem Berrada peuvent intervenir et réagir à vos questions. La parole est à la salle.

Séance de questions/réponses

Question d'un participant

Bonsoir, j'ai deux questions.

Ma première question : est-ce qu'on peut parler d'une spécificité de l'art africain ?

Ma deuxième question : quelle est la place de l'art africain dans le marché mondial de l'art ?



Réponse de M. Farid Zahi

Nous pouvons effectivement parler de spécificité. Mais la notion de spécificité, ou d'originalité, comme elle a été construite par les nationalismes culturels et religieux, nous pousse à nous poser des questions. De quelle spécificité parlons-nous ?

À mon sens, l'art n'est pas identitaire, mais il a une identité. Il n'est pas identitaire dans le sens où il peut aller au-delà de la localité. Mais, en obéissant à la notion d'Abdelkébir Khatibi, pour être universel, il faut être maghrébin. Tout lieu géographique est imaginaire.

Nous ne pouvons pas parler d'art africain sans parler d'imaginaires africains, que ce soient les imaginaires dont a parlé Léopold Sédar Senghor, sur lesquels a été fondée la notion de l'identité africaine, ou d'imaginaires propres aux métissages qui se font de génération en

génération et de territoire en territoire. Nous sommes contaminés, dans le bon sens du terme, par une africanité qui se construit et évolue depuis longtemps. Cette notion de spécificité doit être nuancée, et en même temps intégrée dans une ouverture, dans une différence. Elle est identité et différence comme le dirait encore une fois Abdelkébir Khatibi.

Je pense que c'est le double regard qui pourrait nous libérer d'une certaine identité confuse. L'Afrique n'appartient à personne. Nous ne pouvons pas interdire à un artiste sénégalais par exemple de parler des choses qu'il connaît. Aussi, je rappelle que la modernité de l'art en Europe était africaine, avec Matisse et Picasso. L'africanité doit être traversée par ce désir de s'approprier le monde dans son ouverture et dans sa globalité, et donc son universalité.

M. Abdelhak Najib

Bravo. Merci beaucoup Farid. Abderrahmane voudrait également réagir.

Réponse de M. Abderrahmane Ouardane

La question de la spécificité de l'art africain est évidemment pertinente. Nous devons revenir à ce que l'on appelle « l'abreuvoir », c'est-à-dire la source d'inspiration des artistes, pour alimenter et développer leur imaginaire. Nous avons parlé tout à l'heure de l'Histoire. L'Histoire est très intéressante. Au départ, tout était attaché au sacré, au divin et à un imaginaire qui se développe. Pendant l'ère colonialiste, les colons ont essayé de créer un marché. Puis il y a eu la période de pillage. Jusqu'à la mondialisation qui a provoqué autre chose. L'artiste africain, nourri par un imaginaire extraordinaire et ouvert au monde, produit différemment.

Aujourd'hui, l'on pourrait dire que l'art africain a cette spécificité d'être profondément inspiré par une tradition millénaire tout en étant au courant des méthodes nouvelles.

J'aimerais aussi parler du numérique. Les Africains sont des champions. Aujourd'hui, 70 millions d'Africains sont connectés. Ajouter cette nouvelle technique aux techniques occidentales et à l'imaginaire extraordinaire, notre spécificité sera forte.

Réponse de Mme Meriem Berrada

Tout le monde ne le sait pas, mais nous avons souvent droit à cette question au musée : « combien coûtent les œuvres ? » ou « est-ce que vous les vendez ? » Cela peut vous paraître drôle mais je pense que cela soulève un point important, celui de sensibiliser les publics à la compréhension de la chaîne de valeur artistique.

Je ne suis pas experte du marché, je l'ai quitté en 2012, mais certains chiffres méritent d'être partagés. Il me semble que selon le dernier rapport Art Price que j'ai lu en 2017, le marché de l'art contemporain africain représente environ 0.2% des transactions, dans le cadre des ventes aux enchères, donc en second marché. Je n'ai pas les chiffres du premier. Ces ventes sont

essentiellement concentrées en Occident, donc New York, Londres et Paris, qui sont les principales places de vente. Concernant les marchés locaux, malheureusement c'est encore très marginal. Heureusement, des initiatives émergent, comme la Foire 1:54, pour soutenir et créer un marché.

Sinon, le record en termes de vente aux enchères est l'œuvre d'une artiste éthiopienne, Julie Mehretu, qui a été vendue à 4.6 millions de dollars.

Aussi, il est à noter une différence entre les artistes issus des diasporas, qui sont plus cotés que les artistes locaux.

Ce sont les tendances que je connais.

Réponse de Mme Syham Weigant

Encore une fois, je ne suis absolument pas spécialiste du marché. Mais comme je l'ai dit tout à l'heure, le marché suit et valide ou non des choses installées historiquement. Nous pouvons d'ores et déjà remarquer qu'il y a une pénétration de l'art africain dans la sphère internationale, qui est intéressante et très importante. Elle s'est faite progressivement, grâce à des personnes essentielles pour nous. Je pense notamment à Okwui Enwezor, paix à son âme, qui était l'un des seuls à avoir été à la fois commissaire à

Venise et à la Documenta. Il y a à peine quelques années, il était impossible de voir des artistes africains à Venise, et maintenant, grâce à Okwui, il est impossible de concevoir une exposition internationale sans des artistes africains. À la dernière Biennale de Venise, je pense qu'il devait y avoir 50% d'artistes issus des pays du Sud, pas seulement d'Afrique. Le marché suivra forcément. Mais, évidemment, il faut se méfier des effets de mode.

Question de M. Nourdine Skalli Modérateur de la Taverne philosophique de Casablanca

Bonsoir à tous. L'Afrique est le berceau de l'humanité. Ce continent a été pillé et détruit. Je dirai qu'aujourd'hui tout est à reconstruire, et la renaissance de l'art prend du temps. Combien de temps et combien de persévérance auront ces artistes dans la mesure où un marché se construit et se déconstruit ?



Question d'un participant

Ma question s'adresse à M. Tavarès. Quid de l'art vulgaire ? Existe-t-il en Afrique ? Et si oui, quelle place occupe-t-il ?



M. Abdelhak Najib

Qu'entendez-vous par « art vulgaire » ?

Participant

Je me rappelle bien, j'ai un tableau à la maison d'une femme nue et quand je reçois de la visite

à la maison, c'est toujours très mal vu.

M. Abdelhak Najib

La question fait référence à tout ce qui pourrait être considéré comme « art osé », la représentation du corps, la féminité... Cela n'a rien de vulgaire

mais la question mérite d'être posée. Il s'agit d'une question de perception.

Réponse de M. René Tavarès

Je pense que rien n'est vulgaire dans l'art. L'art est la représentation d'une idée, de la nature. Si vous dites que l'art est vulgaire, la nature aussi est vulgaire. Ce qui n'est pas vrai. Je pense qu'une femme nue n'est pas vulgaire. Analyser le travail d'un artiste implique de comprendre

l'artiste lui-même, et son regard. Représenter par exemple le nudisme dans un pays où cela est interdit, cela voudrait dire que l'artiste se met peut-être à la place de ceux qui subissent cette interdiction. Il faut d'abord comprendre l'artiste pour juger son œuvre.

Réponse de Mme Ghitha Triki

J'ai envie de réagir à la question sur la reconstruction de l'Afrique. Vous dites que l'Afrique se construit et qu'il faut du temps pour construire et reconstruire économiquement, matériellement, spirituellement, les nations et les peuples. J'ai juste envie de dire que les artistes ne meurent jamais. Certains ne

sont plus avec nous, certains peuvent mourir de désespoir et de non-reconnaissance, mais leurs œuvres ne meurent pas. L'on ne peut absolument pas relier le temps de la construction économique et sociale, au temps de la création artistique qui lui, traverse les temporalités possibles.

Question de M. Jauk El Maleh Artiste

En tant que jazzman, j'ai une petite révolte. Pourquoi ne parle-t-on que de toiles ? Alors que le continent représente une multitude de croyances, de superstitions, et de pays de sculpteurs. Nous restons concentrés sur les toiles comme s'il était plus confortable d'en vendre que les grandes sculptures, même contemporaines.



M. Abdelhak Najib

Merci beaucoup Jauk. Je tiens juste à signaler qu'il y a des sculptures exposées dans le cadre de Travel Weast. L'art africain ne fait pas uniquement

référence à la peinture, il englobe tellement de choses.

Réponse de M. Abderrahmane Ouardane

Balzac disait « Peu importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ». Peu importe la forme de l'art que l'on nous propose, pourvu que l'on soit emporté.

Évidemment, l'Afrique est riche et est très généreuse. Les œuvres d'art que nous accueillons dans les foires n'expriment pas bien entendu toute la générosité africaine, nous le savons, mais il faut

se donner du temps. Aujourd'hui, nous essayons, en tant qu'Africains, d'intégrer les hauts lieux de la production, de la distribution, et la diffusion des œuvres d'art. Cela se fait graduellement. Mais nous pouvons être heureux aujourd'hui de dire que nous sommes en train de revendiquer la place qui revient à l'artiste africain et aux arts africains. Nous sommes sur cette voie.

Réponse de M. Farid Zahi

Lorsqu'on lit l'esthétique de Hegel ou de Kant, l'on comprend que l'art fait référence aux arts en général.

S'agissant du format des œuvres, la grandeur de l'art ne réside pas dans le choix de la sculpture aux dépens de la toile. Mais je pense que devant une œuvre d'art, si petite et si minimaliste puisse-t-elle être, nous pouvons ressentir ce que nous ne pouvons ressentir devant le gigantisme.

Au-delà de la valeur marchande d'une œuvre, je suis un grand amateur et collectionneur des petites œuvres.

J'ai trois œuvres de Mohamed Kacimi, deux petites et une moyenne, au même titre qu'un collectionneur qui en a une grande. Mais, j'ai 3 Kacimi et lui n'en a qu'un seul. Les petites œuvres parfois révèlent des facettes insoupçonnées des artistes, et peuvent représenter une grandeur qui dépasse parfois celle des grandes œuvres.

M. Jauk El Maleh

J'aimerais juste vous conseiller de vous procurer « Promesses d'Afrique ». C'est un ouvrage

collectif de l'Université Internationale de Rabat, il faut le lire.

M. Abdelhak Najib

Merci beaucoup mon ami.

Nous avons passé une bonne soirée.

Je tiens à remercier encore une fois la Fondation Attijariwafa bank, et à rendre hommage aux

femmes qui sont derrière pour l'excellence de leur travail ainsi que toutes les personnes qui travaillent dans les coulisses. Merci aussi à nos intervenants pour leur partage.

La rencontre en images







LA FONDATION Attijariwafa bank, UN ACTEUR CITOYEN AU SERVICE DU DÉBAT & L'ÉDITION, DE L'ÉDUCATION ET DE L'ART & LA CULTURE

La Fondation Attijariwafa bank déploie toute son énergie et son savoir-faire depuis plusieurs décennies, en soutenant trois domaines essentiels pour le développement de notre pays, à savoir le débat d'idées & l'édition, l'éducation, l'art et la culture.

Le pôle Édition & Débats a pour mission de promouvoir un débat constructif sur des problématiques économiques, sociales, sociétales, et culturelles. À travers son cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre », le pôle offre une plateforme ouverte aux opérateurs, acteurs de la société civile, étudiants et enseignants universitaires, afin de favoriser l'échange avec les experts marocains et étrangers. Par ailleurs, le pôle Édition & Débats apporte son soutien à la publication de livres et manuscrits, et assure la diffusion de travaux de recherche et de productions intellectuelles réalisés par les entités de la banque.

Le pôle Éducation apporte un appui à l'enseignement sur l'ensemble de sa chaîne de valeur, du préscolaire au supérieur, afin de contribuer à la réduction des taux d'abandon et d'échec scolaire. Le pôle initie ainsi de nombreuses actions structurantes dans ce domaine comme le programme d'appui au préscolaire en faveur du quartier de Sidi Moumen à Casablanca ; le soutien à l'amélioration de la qualité du primaire au niveau des établissements publics ; et le soutien aux élèves de classes préparatoires dans leur préparation aux concours d'accès aux grandes écoles, à travers les semaines de concentration et l'amélioration de la qualité

de vie dans les centres de classes préparatoires. Par ailleurs, le pôle Éducation a fait preuve d'innovation en créant, en partenariat avec Banco Santander, le master « Banque et Marchés Financiers » ainsi que le portail et la carte Jamiati.

Le pôle Éducation est également engagé en faveur de l'encouragement de l'esprit d'entrepreneuriat et l'accompagnement des jeunes promoteurs. Enfin, le soutien aux associations en faveur des populations démunies ou en situation précaire constitue un axe d'intervention majeur du pôle.

Le pôle Art & Culture est un acteur majeur dans la démocratisation de l'accès à la culture et à l'éducation artistique des jeunes. Depuis plusieurs années, le pôle apporte un soutien à la création artistique contemporaine et facilite l'intégration des jeunes talents dans le circuit artistique. De même, il accompagne les projets universitaires et associatifs visant l'épanouissement artistique en milieu scolaire et universitaire. Initiateur de plusieurs expositions monographiques ou collectives, le pôle Art & Culture contribue à la promotion des artistes africains et fait de l'art, un vecteur de rapprochement et d'échange interrégional. Il assure, enfin, la conservation et la valorisation du patrimoine artistique du groupe Attijariwafa bank.

Dans chacun de ses trois pôles, la Fondation Attijariwafa bank a développé une expertise qu'elle met au service de la communauté ou tissé des partenariats solides avec des associations de renom afin d'optimiser la portée de ses initiatives citoyennes.



التجاري وفا بنك
Attijariwafa bank

Croire en vous

attijariwafabank.com